

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 17 (1941-1942)
Heft: 31

Artikel: Les correspondants de guerre écrivent...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les correspondants de guerre écrivent...

Voici le soldat allemand dans la nuit du Grand Nord, bien au-dessus du Cercle polaire, quelque part sur le front de Mourmansk où il se terre pour se garantir le mieux possible contre le froid et les intempéries: «Les murs des **gourbis** sont formés par les rochers auxquels ils s'adosent et des grosses pierres dont les interstices sont bouchés avec de la mousse. Le toit est généralement en planches, recouvertes d'un peu de carton goudronné qui arrête l'eau qui coule et suinte le long des murs. Là où le carton goudronné manque, les gouttes tombent aussi du plafond. Alors on se pousse un peu.»

«A vrai dire, pour se pousser, il n'y a guère de place. Nous sommes quatre à six allongés côte à côte sur nos couvertures et un peu de paille ou de branchages. La nuit cela tient chaud. Mais dans la journée c'est lassant. Et puis, on ne peut se tenir debout. Quand je me mets à genoux, je suis obligé de baisser la tête! On ne peut passer la porte qu'à quatre pattes.»

«Il faut aussi de la place pour le poêle, la pièce la plus importante de l'ameublement. Comment font les soldats pour se procurer les poêles, je n'en sais rien. Beaucoup ont été fabriqués avec un peu de tôle.»

«Pour faire du feu, il y a du beau bois de bouleau. Il a été transporté pendant des heures sur le dos des porteurs; il faut l'économiser: beaucoup d'hommes passent la journée dans le froid, pour pouvoir chauffer un peu la nuit. Les pêcheurs, dans la région, se servent du bois de bouleau pour fumer leur poisson et quand on entre à quatre pattes dans un gourbis, on croirait être dans une de ces baraques à fumer le poisson. Les murs sont noirs de suie qui recouvre entièrement tous les objets. Dès qu'on touche le mur ou le plafond — et cela arrive souvent — on a une tache noire!»

«Pour l'éclairage, les hommes se servent d'un mélange de mazout et d'essence —

quand il y en a... Les lampes, faites avec des boîtes de conserves, ont le grave défaut de filer énormément. Les hommes ont l'air de diables ou de ramoneurs, pas rasés, sales, le visage noir de suie. Il n'y a pas d'eau pour se laver. Dehors, on peut se frotter avec un peu de neige, si on en a envie. Cela ne sert pas à grand'chose. Dans les «grottes» on respire une odeur de goudron de bouleau, de suie, de mazout et d'essence. Quiconque a respiré ce «parfum» une seule fois ne l'oublie plus jamais.»

★

Où le rôle du fantassin dans les steppes blanches est décrit de saisissante manière:

«Il est en première ligne, en contact immédiat avec l'ennemi. A longueur de journée, il ne voit rien que la neige, l'ennemie, l'étendue désespérante; il ne connaît que le danger et la lutte contre les hommes et la nature. Pendant des jours et des jours, il ne quitte pas ses chaussures et la flamme à laquelle il pourrait se réchauffer est bien loin. Ses vêtements sont usés et couverts de boue. Le froid et la tempête le trahissent et, quand il mange, il garde son arme d'une main... Les trous que fait souvent la mort doivent être bouchés par ceux qui restent: c'est la loi tacite de la camaraderie, la loi de l'heure qui exige que le front ne soit pas percé.»

L'infanterie reste toujours la reine des batailles: «Le poids de la lutte repose plus que jamais sur les épaules du soldat. En raison de la neige et du verglas... Les tanks et les véhicules automobiles sont gênés dans leurs mouvements et peu utilisables... Les moteurs et les armes automatiques souffrent cruellement du froid. La technique, la mécanique peuvent défaillir, l'homme ne le doit pas sans quoi, le front, dont il est le seul élément vivant, s'écroulerait. Dans cette lutte la fermeté d'âme de chacun des soldats joue un rôle décisif: ici, le soldat connaît et souffre tout ce qu'un

homme peut connaître de dur et d'inhumain, mais aussi de grand et d'exaltant.»

★

Voici d'après un rapport japonais, comment les nageurs samouraï préparèrent le débarquement des troupes japonaises à Hongkong:

«Immédiatement après la tombée de la nuit, sur un ordre donné, sans bruit, des centaines d'hommes, tout équipés, portant à leur ceinturon des outils spéciaux et des bobines de fils électriques, se mirent à l'eau et se dispersèrent. Chacun avait été renseigné exactement sur la position des mines sous-marines britanniques et avait pour tâche de prendre une mine sous surveillance. Sitôt qu'il l'avait découverte, il fixait au dispositif de mise à feu le fil électrique dont il était porteur. Une fois cette tâche terminée, les nageurs poursuivaient leur route et nageaient jusqu'à Hongkong, sondant les points faibles de la côte qui était fortement gardée.»

«Simultanément, un bateau japonais avait traversé le détroit à la faveur de l'obscurité. Il avait à bord un équipage de quelques hommes et un appareil électrique spécial. Tous les fils transportés par les nageurs et qui avaient été fixés aux dispositifs de mise à feu des mines aboutissaient à cet appareil. A un moment donné, un faible mouvement de la main, deux petits leviers à baisser, et toutes les mines firent explosion simultanément avec fracas et soulevant des jets d'eau gigantesques. L'explosion fut si violente que, ainsi qu'on l'apprit plus tard, la garnison britannique de Fort Victoria crut que le fort lui-même sautait.»

«Toutefois, ce que les Britanniques n'avaient pas remarqué, c'est qu'à la faveur de la fumée, des centaines de bateaux japonais chargés d'hommes d'armes et de matériel quittaient Kauloun et se jetaient dans la brèche ainsi formée pour venir débarquer dans l'île.»

Alarme! Par le Sdt.san. J. Huguénin.

Croquis militaire

Le lundi demeure la journée réservée aux surprises... Nous commençons à nous méfier sérieusement de ce jour-là! Chaque semaine il est marqué d'un événement pour le moins sensationnel.

Le lundi nous demeurons généralement au cantonnement, occupés à de vastes travaux de rétablissement et de nettoyage.

Ce matin, vers dix heures, alors que tout était calme et silencieux, un cri a fendu l'air: «Alarme... Alarme...». Puis les ordres se sont précisés.

— Dans une demi-heure toute la compagnie prête au départ avec le matériel complet. Une alarme a été donnée et nous quittons nos lieux de stationnement.

L'affolement des premières minutes fait place à une mauvaise humeur non dissimulée.

— Alors quoi? Maintenant qu'on est bien habitués ici, il faudrait partir?

Adieu nos chères habitudes; au revoir sympathiques visages villageois qui nous accueillent chaque soir dans l'ombre de leurs vieilles cuisines...

Les civils sont consternés... nous aussi!

Les bruits les plus divers circulent. Un train, prêt en gare, va nous emmener au Tessin. Pour d'autres, mieux informés, nous irions à Bâle, à Schaffhouse, à Lucerne, que sais-je encore?

Au lieu de rassemblement, les hommes, sac au dos, accourent les bras entravés de matériel oublié dans la hâte du départ.

Les charrettes et les fourgons sont chargés et bâchés, les chevaux harnachés.

Le commandant, de son cheval, fait l'appel. Tout le monde est là, le matériel est au complet.

Un coup de sifflet donne le signal du départ et nous nous dirigeons silencieusement vers la gare, en répondant aux signes amicaux et attendris

des villageois, alignés sur le bord de la route.

— Au revoir! nous crie-t-on. Une femme nous offre des pommes; un commerçant distribue des cigarettes...

A proximité du quai d'embarquement, la colonne s'arrête.

Le commandant ordonne:

— Compagnie, garde-à-vous, fixe!

Tous les hommes sont tendus et immobiles dans l'attente de l'ordre brutal qui nous guette.

Sera-ce le Tessin, Bâle, Lucerne?

La même voix clame:

— Exercice d'alarme terminé! Tout le monde rentre au cantonnement!

Un grand murmure de soulagement accueille cette bonne nouvelle et précipitamment nous regrimpons le chemin. Au carrefour du village, nous retrouvons le groupe de villageois que nous venions de quitter...

Et tout le monde est content... heureux! Tiré du «Carnet d'un mobilisé».